

Buchbesprechungen = Comtes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **42 (1985)**

Heft 4

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Buchbesprechungen – Comptes rendus

Claude Brixhe, Michel Lejeune: Corpus des Inscriptions Paléo-Phrygiennes (CIPP). I: Texte. II: Planches. Editions Recherche sur les Civilisations, «mémoire» n° 45, Paris 1984. XVII, 297 S.; 133 Taf.

Neben den altindogermanischen 'Grosscorpus-Sprachen' sind auch die altindogermanischen 'Restsprachen' beachtenswert. Sie haben ihre eigene Problematik, vgl. den Bericht des Kongresses von Udine von 1981 über «Le lingue indoeuropee di frammentaria attestazione» (ed. E. Vineis, Pisa 1983). Das Phrygische nimmt unter den Restsprachen einen gewichtigen Platz ein. Es ist inschriftlich aus zwei verschiedenen Epochen belegt: das Altphrygische, im phrygischen Alphabet, im 8.–5. Jh. v. Chr., das Neuphrygische, im griechischen Alphabet, im 2.–3. Jh. n. Chr. Die Phryger wanderten im Gefolge des Falles des Hethiterreiches vom Balkan her in Zentralanatolien ein (u. a. im Sakarya/Sangarios- und Halys-Bogen mit Gordion und Boğazköy). Interessant sind die Beziehungen des Phrygischen zum Griechischen, vgl. aus dem Wortschatz altphr. *avtay/avtoi/avtun* mit griechisch αὐτός und altphr. *kakoi/i/kakuioi* mit griechisch κακός. Die berühmte Titulatur auf dem 'Midasgrab' (aus dem 8. Jh. v. Chr.?) *midai lavagtaei vanaktei* (Nr. M-01 a im CIPP) verweist auf griech. myk. */lāwāgētās/* und */wānaks/*. Das Zusammengehen von Phrygisch und Griechisch geht vielleicht noch auf Kontaktnahmen im Balkan zurück.

Das hier vorliegende CIPP ist beste Dokumentation: breit angelegt, vollständig, in der Interpretation zurückhaltend. Exemplarisch ist die Teamarbeit zwischen Claude Brixhe, Michel Lejeune (und Emmanuel Laroche). Das CIPP ist von jetzt an *der* 'point de référence' bei jeder Forschung im Bereich des (Alt-)Phrygischen. Es übertrifft alle früheren Sammlungen altphrygischer Inschriften: J. Friedrich bot in den «Kleinasiatischen Sprachdenkmälern» (Berlin 1932) 19 Nummern, O. Haas in seinen «Phrygischen Sprachdenkmälern» (Sofia 1966) 27. Das CIPP legt jetzt deren 230 vor (mit mehreren *inedita*). Es führt weit über die Arbeit von Haas hinaus und regt zu weiterer Arbeit an. Dass aber vieles aus Mangel an Dokumentation vorerst unklar bleiben muss, sei nicht verschwiegen.

M. Meier-Brügger

Anthony J. Podlecki: The Early Greek Poets and Their Times. University of British Columbia Press, Vancouver 1984. XIV, 282 p.

Le projet de décrire les œuvres des poètes archaïques d'Homère jusqu'à Pindare et Bacchylide dans leur relation étroite avec les conditions historiques de leur élaboration n'est pas nouveau, et la lecture du livre de Podlecki montre qu'il était difficile de le réaliser de manière originale en 253 pages sans notes, non compris bibliographie et index. Il déçoit, en particulier, pour Archiloque, en qui son auteur n'a vu que le rude soldat au lieu du moniteur de la cité et du brillant conteur. De même, il passe à côté de l'aspect en quelque sorte professionnel de la poésie d'Alcée. Hipponax est à peine mentionné, en passant, alors qu'il servira de modèle d'un genre à Héronidas et Callimaque et qu'il illustre à merveille une forme de culture typique de l'Ionie archaïque (voir notamment les études d'E. Degani aujourd'hui réunies en «Studi su Ipponatte», Adriatica, Bari 1984). Les pages dédiées à Anacréon et Simonide, en revanche, se lisent avec intérêt et l'on y recueille plus d'une observation stimulante. De plus, les données biographiques et historiques sont en général bien à jour et judicieusement présentées, ce qu'il convient de souligner pour un ouvrage qui sera surtout utile, me semble-t-il, comme manuel de littérature.

F. Lasserre

Dirk Meyerhoff: Traditioneller Stoff und individuelle Gestaltung. Untersuchungen zu Alkaios und Sappho. Beiträge zur Altertumswissenschaft 3. Olms-Weidmann, Hildesheim/Zürich 1984. VIII, 264 p.

L'intérêt de cet ouvrage réside dans le fait qu'il est le premier, selon son auteur (mais il ignore la

thèse de doctorat de L. Rissman, *Homeric allusion in the poetry of Sappho*, Univ. of Michigan 1980), à étudier la «réception» de la poésie épique chez Alcée et Sappho. Des analyses des quelque 25 poèmes, fragments et titres pris en considération résultent des observations souvent pénétrantes, montrant notamment que ces deux poètes supposent connues les épopées dont ils se servent, et s'appuient sur cette donnée pour développer des réflexions nouvelles ou mettre l'accent sur une signification particulière. Sappho, selon l'auteur, insisterait sur le vécu individuel, qu'elle imagine, des personnages qu'elle évoque, Alcée, sur la valeur paradigmatique de l'épopée, reçue comme vérité historique. On reprochera parfois à sa thèse d'abuser des contextes épiques non rappelés, comme si les épisodes choisis par le poète en impliquaient la conscience immédiate chez ses auditeurs. Ainsi, le récit des noces d'Hector et d'Andromaque de Sappho 44 ne pourrait appartenir à un épithalame parce que la destinée de ces époux s'achèvera tragiquement, raisonnement déjà tenu par Lesky, Kakridis et d'autres, mais à propos duquel on se demande si l'arbre a caché la forêt, ou la forêt, l'arbre. Autre exemple de surinterprétation: Alcée 283, en soulignant la guerre meurtrière provoquée par l'amour fou d'Hélène pour Pâris, aurait voulu contredire Sappho 16 disant son intérêt pour l'amour d'Hélène et son dédain du sort des armées. Depuis Vogliano, on avait en général admis l'inverse, mais c'est, dans les deux cas, se méprendre sur la fonction du poème que de rapprocher ainsi deux textes comme un dialogue entre poètes, alors qu'ils sont faits l'un et l'autre pour deux circonstances et deux publics différents, et pour être déclamés et non lus. On devra donc utiliser ce livre avec prudence, tout en sachant gré à son auteur d'y avoir traité un sujet de cette importance.

F. Lasserre

Onofrio Vox: Solone autoritratto. Proagones 20. Antenore, Padova 1984. 171 p.

Pour épuiser les significations de ce que Solon dit de lui-même dans les nombreux fragments, surtout iambiques et trochaïques, où il parle à la première personne, l'auteur a recouru, au-delà des évidences obvies, aux associations de sens et aux contextes littéraires impliqués par le vocabulaire conceptuel, les métaphores et les symboles. Ainsi découvre-t-il, notamment, que Solon se voit en Ulysse, par exemple dans l'apparence qu'il se donne – Aristote, fr. 143 R. l'avait noté – pour appeler ses concitoyens à la reconquête de Salamine, ou dans le choix d'une supériorité différente du κλέος héroïque, celle du bon arbitre (fr. 29, rapproché de γ 120–122 et de passages homériques sur le sens du κλέος). Il se veut le contraire d'un tyran (fr. 29), le fondateur d'une nouvelle Athènes à la manière d'un œciste (fr. 30), un loup rusé (ibid.), un ami circonspect (fr. 31), etc. Les rapprochements proposés semblent parfois forcés, parfois surinterprétés, mais rarement arbitraires, et ils invitent toujours à la réflexion, faisant tout l'intérêt de ce stimulant opuscle.

F. Lasserre

Jacqueline de Romilly: «Patience, mon cœur! ...» L'essor de la psychologie dans la littérature grecque classique. Collection d'études anciennes. Les Belles Lettres, Paris 1984. 243 p.

Τέτλαθι δὴ κραδίη: isolé, ce premier et faible indice d'une introspection qui implique la prise de conscience de certains des phénomènes aujourd'hui analysés par la psychologie donne le coup d'envoi à une étude sur l'intérêt croissant manifesté par les Grecs dans leur littérature pour le monde des sentiments et l'effet de ceux-ci sur les actes de l'homme. Homère apparaît seulement dans le prologue, suivi des poètes lyriques archaïques. Puis viennent trois chapitres et un épilogue récapitulatif consacrés successivement à la tragédie, à l'histoire (Hérodote et Thucydide seulement) et à la philosophie (socratisme, Platon et la théorie de l'âme, éthique, politique et rhétorique d'Aristote). Nombre d'observations heureuses et de citations pertinentes écartent constamment le risque de superficialité inhérent à un exposé forcément sommaire, eu égard à l'immensité du champ à explorer. Cela dit, on regrettera quand même plusieurs omissions importantes qu'une vue plus large et moins académique de la «littérature» aurait permis d'éviter (pour ne rien dire de l'évacuation peut-être légitime des traités médicaux, des mythes et des descriptions de la μανία): la psychologie de l'athlète au concours prise en compte par Pindare, la psychologie des types comiques chez Aristophane, et surtout le développement massif du vocabulaire des sentiments chez Prodicos en rapport avec la «psychagogie» rhétorique des sophistes, première étape d'une psycho-

logie scientifique au sens moderne du terme (environ 400 mots dans l'index de H. Mayer, «*Prodikos von Keos und die Anfänge der Synonymik bei den Griechen*», Paderborn 1913!). F. Lasserre

Jean-Marc Moret: *Œdipe, la Sphinx et les Thébains*. Essai de mythologie iconographique. 2 vol. Bibliotheca Helvetica Romana 23. Institut Suisse de Rome 1984. 254 p., 9 fig.; 96 planches.

Périodiquement réanimé par les réinterprétations souvent simplistes dont est l'objet la psychanalyse freudienne, le débat sur le sens de la légende d'Œdipe connaît de constants rebondissements. L'analyse comparative d'une part (Aarne-Thompson, Fortes et tout récemment Edmunds), l'approche narrative de l'autre (Propp, Lévi-Strauss, Vernant, etc.), ont contribué à dégager les différentes versions de cet étrange récit de l'interprétation unilatérale où l'avait confiné son utilisation comme emblème du fameux complexe. Ont alors refait surface des séquences du mythe pratiquement oubliées, telles la succession des monarques sur le trône de Thèbes ou l'intervention de la Sphinx, ou des versions singulières telles que celles attestées dans l'iconographie.

Dans ce contexte, le travail d'érudition remarquable que J.-M. Moret vient de consacrer aux représentations de la Sphinx marque une étape décisive. Mais ce n'est pas uniquement l'extraordinaire habileté de l'auteur à traquer les moindres attestations iconographiques de la légende qui retient le lecteur. Ce sont aussi ses conclusions; d'abord sur la figure de la Sphinx elle-même et sur le rôle de l'action à laquelle la légende la fait participer: démon ravisseur, dans un monde sauvage, des jeunes éphèbes de la cité de Thèbes; ensuite sur la fonction de l'iconographie classique: choix d'une séquence narrative donnée qui acquiert, à travers un processus de «typisation», une certaine autonomie et dont le rôle sémiotique dépasse de loin celui de la simple information mythologique. Mais la très riche variété dans les images que présente au lecteur le second volume de l'ouvrage conduit à deux questions: au-delà du «type» suscitant le simple plaisir de l'œil, l'image n'évoque-t-elle pas l'ensemble de l'action dans laquelle est engagé son protagoniste principal? Et, dans cette perspective, comment la résolution de l'énigme et la mort de la Sphinx s'articulent-elles avec le parricide et l'inceste? Peut-être l'épisode de la Sphinx, charnière narrative entre l'un et l'autre, résume-t-il la mise à mort du père pour mieux préparer la domination et finalement la disparition de la mère.

C. Calame

Euripide: *Iphigénie à Aulis*. Tome VII¹. Texte établi et traduit par *François Jouan*. Collection des Universités de France. Les Belles Lettres, Paris 1983. 153 p. en partie doubles.

Après une longue pause dans l'édition d'Euripide paraît enfin l'avant dernier demi-volume de son œuvre. Le texte qu'il procure est fondé sur *L* et *P* considérés comme jumeaux après les travaux d'A. Tuilier (1968) et un argument codicologique de J. Irigoin dont l'origine n'est pas indiquée (dans CRAI 1977, 177, n. 1, il s'abstenait de prendre position) et non plus comme modèle et copie. Consulté, le papyrus de Leyde 510 à notation musicale, encore inédit, a fourni trois leçons nouvelles, dont une seule bonne. P. Köln II 67, publié en 1978, en revanche, a utilement confirmé des corrections modernes (ajouter v. 578 $\pi\nu\epsilon\lambda\iota\omega\nu$ lu sur photo par W. Luppe, APF 27, 1980, 241, au lieu de $\pi\nu\epsilon\langle i\rangle\omega\nu$ Dindorf et $\mu\omega\nu$ Π³ selon Kramer). Introduction, traduction (excellente), notes et notes complémentaires rendent parfaitement compte de l'état des questions jusqu'en 1982. On regrette d'autant plus vivement l'absence d'indications de métrique pour les parties chorales, qui prive d'ailleurs de toute signification des notes telles que *metrum claudicat*. Une référence aux «Cantica» de Schroeder ou à A. M. Dale, «*The Lyric Metres of Greek Drama*» (Cambridge 1948), aurait dû pallier au moins l'inconvénient de cette lacune.

F. Lasserre

Pietro Janni: *La mappa e il periplo. Cartografia antica e spazio odologico*. Università di Macerata, Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia 19. Giorgio Bretschneider, Roma 1984. 184 p.

Divisée en deux parties, cette étude montre d'abord que l'antiquité n'a pratiquement pas fait usage de cartes représentant la surface du monde connu, ou de régions du monde, contrairement aux hypothèses des historiens de la géographie: de telles cartes ne seraient évoquées que comme des curiosités, par exemple par Hérodote V 49. Portant ensuite sur l'espace «hodologique», elle met

remarquablement en évidence l'influence quasi exclusive des relevés d'itinéraires et de périples dans la représentation géographique du terrain, qui privilégie les mesures de distances, souvent très exactes, au détriment des mesures de surfaces et de l'orientation des routes et des côtes. De là, notamment, les erreurs considérables sur la forme des terres et des mers, la prépondérance d'images rectilignes des rivages, des fleuves et des chaînes de montagnes, les disproportions affectant les dimensions relatives des golfes et des caps, etc. A partir de la documentation présentée, la démonstration, aussi forte qu'originale, entraîne la conviction. Mais si l'on prend en considération les ἀντικείμενα de Timosthène de Rhodes et les σφραγίδες d'Eratosthène, omis l'un et l'autre, et les cartes murales plus anciennes et plus récentes auxquelles l'auteur accorde trop peu d'attention, l'image change et l'espace géodésique, dont il ne faut pas oublier qu'il a tout de même donné son nom à la géographie dès l'antiquité, reprend ses droits, sinon dans la pratique des voyages et des campagnes militaires, du moins dans la cartographie savante et dans l'enseignement, malgré l'héritage «hodologique» inscrit dans le langage et l'information. Les efforts successifs d'Hipparque, de Marinus de Tyr et de Ptolémée pour adapter celui-ci à la carte planimétrique auraient mérité d'être mentionnés comme tels au lieu d'être critiqués pour leur insuffisance en regard des données unidimensionnelles et linéaires livrées par la tradition.

F. Lasserre

Alfred Stückelberger: Vestigia Democritea. Die Rezeption der Lehre von den Atomen in der antiken Naturwissenschaft und Medizin. Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft 17. Fr. Reinhardt, Basel 1984. 215 S.

Diese Berner Habilitationsschrift sucht Wirkungen Demokrits nicht im spekulativen, sondern im naturwissenschaftlichen Denken bei Medizinern und Technikern: Corpus Hippocraticum (Kap. III) – wobei die Materialien des Hamburger Hippokrateslexikons verwendet sind –, Erasistratos und Asklepiades von Bithynien (Kap. IV), Ktesibios und Heron (Kap. V). Voran steht eine auch moderne Methoden einbeziehende Untersuchung über ein 'Experiment' der Meerentsalzung (vgl. diese Zeitschr. 39, 1982, 15–28). Hier wie bei anderen im Corp. Hipp. beschriebenen Experimenten ist, wie der Verf. weiss, die Zurückführung auf Demokrit nicht strikt beweisbar. Für die ἀναρμοῦς bei Herakleides und Asklepiades gibt der Verf. zweierlei Erklärung, «fugenlos» (19) und (m.E. richtiger) «locker zusammengefügt» (111), ohne die Gegenbegriffe zu reflektieren – ἀρμονία bei Pythagoreern/Platonikern bzw. ἡνωμένη οὐσία der Stoiker –; wenn dabei der Begriff ἄτομος «offenbar gemieden» (19) ist, so wohl darum, weil eine Korpuskulartheorie die Unteilbarkeit der Korpuskeln eben nicht voraussetzt: können sie nicht doch θραυστά sein (vgl. 111; 21f.)? Insgesamt bestätigt sich, trotz spürbarem Enthusiasmus des Verf., die beschränkte Wirkung des Atomismus in der Antike. Doch erschliesst der Verf. mit textbezogener Sorgfalt wenig beachtete Bereiche und gibt insofern weit mehr als eine «Materialsammlung» (7); für die Zusammenstellung der zum Teil entlegenen Quellentexte in einem Anhang (163–195) ist man besonders dankbar.

W. Burkert

Equality and Inequality of Man in Ancient Thought. Papers read at the Colloquium in connection with the Assemblée générale of the Fédération internationale des Etudes Classiques held in Helsinki in August 1982. Ed. by Iiro Kajanto. Commentationes Humanarum Litterarum 75. Societas Scientiarum Fennica, Helsinki 1984. 75 S.

In fünf Vorträgen werden die Konzeptionen von 'Gleichheit' und 'Ungleichheit' im philosophischen Denken der Griechen vorgestellt. G. B. Kerferd referiert über die Sophistik, H. Thesleff über Platon, W. Kullmann über Aristoteles, J. Christensen über die Stoa, G. J. D. Aalders schliesslich über Plutarch, mit dem er Dion Chrysostomos und Epiktet kurz vergleicht. Das schmale Bändchen bietet ausgezeichnete Information von Spezialisten, die ihre anderwärts begründeten Interpretationen hier übersichtlich zusammenfassen: zum Problem der politischen Gleichheit, dem Verhältnis von Mann/Frau, Griechen/Barbaren, Freien/Sklaven. Die politische Umgebung der einzelnen Philosophen wird nur von Aalders einbezogen (Imperium Romanum). J. von Ungern-Sternberg

Michel Nouhaud: L'utilisation de l'histoire par les orateurs attiques. Les Belles Lettres, Paris 1982, 406 S.

Mit dem Vorhaben, die Verwendung von Geschichte bei den attischen Rednern umfassend darzustellen, strebt diese Arbeit ein weiteres Ziel an als frühere Studien im gleichen Themenbereich, die einzelnen Aspekten oder Autoren gewidmet waren (vgl. insbes. K. Jost, *Das Beispiel und Vorbild der Vorfahren bei den attischen Rednern und Geschichtsschreibern bis Demosthenes*, Diss. Basel 1935; G. Schmitz-Kahlmann, *Das Beispiel der Geschichte im politischen Denken des Isokrates*, Leipzig 1939). Von vorneherein erscheint die Aufgabe ausserordentlich schwierig, eine derartige Fülle eines vielfältigen und anspruchsvollen Stoffs zu durchdringen. So wird denn auch die Untersuchung im wesentlichen von einem Gesichtspunkt aus geführt, bei dem die verschiedenen Autoren verhältnismässig leicht einer zusammenfassenden Beurteilung zugänglich sind: dem ihrer historischen Zuverlässigkeit. Vorbereitenden Charakter haben die allgemeinen Betrachtungen des ersten Hauptabschnitts über Rhetorik und Geschichte, so zur Frage, ob die Redner eine Theorie des historischen Exemplum hatten, zu ihren Verfahren wie dem Vergleich und der Antithese sowie zu ihren geschichtlichen Kenntnissen und Quellen. Das Schwergewicht des Buches liegt auf den beiden folgenden Abschnitten. Sie enthalten einen ausführlichen Durchgang durch die Zeit von den Perserkriegen bis zum Philokrates-Frieden, in welchem vor allem festgestellt wird, dass die Redner in Verfolgung ihrer jeweiligen Ziele die überlieferten Fakten in mannigfacher Weise mehr oder weniger deformiert haben und dabei zuweilen auch mit ihren eigenen Versionen in Widerspruch geraten sind. – Dass die Redner über den geschichtlichen Stoff in gewissen Grenzen frei verfügten, ist bekannt, und dass das Publikum sich über diese Verwendungsweise klar war und sie akzeptierte, meint auch der Verf. (S. 111f.). Bei der Feststellung von Widersprüchen ist zu fragen – wenn nicht gerade der Text falsch gedeutet wurde (so z.B. an der Stelle, wo Isokrates 15, 110 das Verhalten der Lakedämonier durch Abwesenheit nicht von «imperialistischen Unternehmungen» [S. 330], sondern von militärischen Unternehmungen überhaupt charakterisiert) –, ob nicht angesichts der Komplexität und Ambivalenz geschichtlicher Phänomene auch divergierende Beurteilungen angemessen sein können, wie etwa im Falle der attischen ἀρχή (S. 360). Im ganzen besteht jedenfalls weniger Anlass zu Kritik und Verurteilung, als in dieser Arbeit zum Ausdruck kommt, und mehr zu genauem Eingehen auf Sinn und Zusammenhang des Gesagten, insbesondere bei den bedeutendsten Rednern. Die Frage, in welcher Weise Isokrates und Demosthenes Geschichte verstanden und zu Modellen der Orientierung benützt haben, wird nicht verfolgt. So ist die Darstellung von Athens kulturellen Leistungen bei Isokrates (4, 28–50), ein aus der Geschichte entwickelter, für das antike Bildungswesen höchst wirkungsmächtiger 'Mythos', in dem die Rhetorik selbst als geschichtliche Potenz gedeutet wird, nirgendwo auch nur erwähnt. – Als historiographische Fehlerliste der Redner hat das materialreiche Buch seinen Nutzen, auch wenn man über manches anderer Meinung sein kann; wie sich die Redner produktiv mit der Geschichte beschäftigt haben, zeigt es nicht.

C. Eucken

Christoph Eucken: Isokrates. Seine Positionen in der Auseinandersetzung mit den zeitgenössischen Philosophen. Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte 19. De Gruyter, Berlin 1983. VIII, 304 S.

Die umsichtige und ergebnisreiche Arbeit stellt Isokrates im Dialog mit Antisthenes, Platon, Alkidamas dar. Sie kommt über die bisherigen Untersuchungen hinaus, indem sie statt punktueller Abhängigkeiten Argumentationen interpretiert und Isokrates als Denker mit «kohärenter Begrifflichkeit» (18) ernst nimmt. Als originelle Konzeptionen einer «Sozialphilosophie» (2) erscheinen u. a. ein «erfahrungsbezogener, kritisch reflektierter, operativer Doxa-Begriff» (35), eine Theorie vom Konsens, ein Ideal der agonalen Kultur; auch die 'Goldene Regel' sei, da vor Isokrates nicht nachweisbar, von diesem gefunden (202. 263). Platon nimmt seinerseits Impulse von Isokrates auf: das 'Symposion' führt Motive der 'Helena' weiter, das Bild von Urathen im 'Timaios' antwortet auf den 'Busiris' (208f.). Die Gefahr, dass aus «verhaltenen» Formulierungen des Isokrates eine explizit inexistente Theorie herauspräpariert wird – gerade 'Helena' und 'Busiris' erweisen sich als

besonders ergiebig –, ist nicht zu übersehen. Jede Berührung wird zur bewussten Stellungnahme, eine unauffällige Verwendung des Wortes *ἰδέα* z. B. (235ff.) zur Gegenposition zu Platons Ideenlehre; gar die Ideenzahlenlehre sei in der 'Helena' bezeugt (60). Doch wird stets so klar argumentiert, dass auch Unsicheres als solches hervortritt. Das Hauptinteresse wird den chronologischen Ergebnissen gelten, die teils Bekanntes bestätigen – 'Gorgias' und 'Euthydemos' zwischen 'Sophistenrede' (390) und 'Helena' (um 385) –, teils Neues bringen: überzeugend ist der 'Busiris' zur (noch unpublizierten?) 'Politeia' gestellt (um 375); dass der 'Phaidros' vor den 'Brief an Dionys', also um 370 und vor 'Theaitetos' zu datieren sei, wird allerdings aus dem Argument von Platons Originalität gewonnen (137), das der Verf. sich eigentlich nicht mehr gestatten dürfte. W. Burkert

Demosthenes: Rede für Ktesiphon über den Kranz. Mit kritischen und erklärenden Anmerkungen hg. und übersetzt von *Walter Zürcher*. Texte zur Forschung 40. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1983. 201 S.

Demosthenes ist in jüngerer Zeit nur noch selten ins Deutsche übertragen worden. Doch nicht allein deshalb begrüsst man die von W. Z. herausgegebene zweisprachige Ausgabe der Kranzrede. Sie enthält neben dem im wesentlichen nach Fuhr präsentierten griechischen Text eine neue Übersetzung, die sich durch Sorgfalt und Deutlichkeit auszeichnet, im Ausdruck zeitgemäss ist, ohne je ins Jargonhafte abzufallen. Viele Stellen sind genauer erfasst als in früheren Übertragungen, so etwa das wichtige zusammenfassende Urteil des Demosthenes über seine Verantwortlichkeit im Krieg gegen Philipp (300). Das Pathos ist zurückgenommen. F. Jacobs war es in seiner vielgerühmten Übersetzung (1805, 1833) einst gelungen, dem Original in Stil und Ton durch die Eleganz und Energie seiner Diktion nahezukommen. Demgegenüber ist der Vorzug dieser Wiedergabe die – distanzierter wirkende – gewissenhafte Sachlichkeit. – Gerne hätte man wohl auch eine knappe Einführung in den Gegenstand mit seinen historischen und literarischen Aspekten gehabt; doch bieten dafür die Anmerkungen, eine Disposition der Rede sowie eine Zeittafel, die neben anderen nützlichen Hilfsmitteln dem Text beigegeben sind, einen Ersatz. Die Ausgabe, ein Zeichen des wiedererwachenden Interesses für den zu Unrecht vernachlässigten Redner, könnte selbst den Anstoss für eine breitere Zuwendung zu ihm geben. C. Eucken

Hugo Montgomery: The Way to Chaeronea. Foreign Policy, Decision-Making and Political Influence in Demosthenes' Speeches. Universitetsforlaget, Oslo 1983. 120 S.

In diesem Buch soll mit Hilfe der demosthenischen Reden die Rolle des athenischen Volkes in den Entscheidungsprozessen, die zur Schlacht von Chaironea geführt haben, genauer erfasst werden. Die Schwierigkeiten, die jene Reden als keineswegs objektive Zeugnisse für eine derartige Fragestellung bieten, sind dem Autor bewusst. Bei der vorsichtigen, im ganzen eher in der Art eines Überblicks gehaltenen Darstellung ergeben sich kaum präzisere Bestimmungen der politischen Situationen oder der Absichten und Verfahrensweisen der Protagonisten. In letzter Hinsicht scheint die charismatische Führerschaft des Demosthenes einem frei entscheidenden Volk gegenüber als exemplarische politische Konstellation im System einer «offenen Gesellschaft» verstanden zu werden. C. Eucken

Marco Danieli: Zum Problem der Traditionsaneignung bei Aristoteles, untersucht am Beispiel von 'De anima' I. Beiträge zur klassischen Philologie 151. Hain, Königstein/Ts. 1984. 174 S.

Es besteht eine Parallelität zwischen der den Gegenstand dieser Studie bildenden aristotelischen Methode der Darstellung und Kritik überlieferter Lehren vom Wesen der Seele und der Weise, wie D. in der Einleitung verschiedene Interpretationen von 'De anima' vornimmt: Kritik der von Jaeger inspirierten «philologisch-positivistischen» (S. 2) Deutungen von Langerbeck, Gigon, Theiler, Düring und Hamlyn, die dem aristotelischen Text Uneinheitlichkeit unterstellen, und Besprechung der Auffassungen derer, die von seiner Einheit ausgehen: Cassirer, Sandvoss, Laurenti, Ivanka, Nuyens und vor allem Lefèbre, dessen These, dass die Vornahme der Tradition durch A. eine notwendige Voraussetzung für die Beantwortung der Frage nach dem Verhältnis von Körper

und Seele darstellt, D. bestätigen will. Die Untersuchung selbst zerfällt in zwei Teile: «I. Aporie und Tradition», «II. Methode und Tradition».

I ist eine *philologische* Interpretation und geht auf scharfsichtige, rekonstruierend-nachvollziehende Weise am Text entlang, wobei sich D. von der Frage leiten lässt, «inwiefern Funktion und Bedeutung der Verhandlung der Tradition für die Selbstgewinnung des Textes im διαπορεῖν gerade bezüglich der Frage nach Wesen und mitgängigen Eigenschaften der Seele wahrnehmbar sind» (S. 9). In II wird der Versuch einer *philosophischen* Reflexion auf der Grundlage des philologisch Gewonnenen unternommen. Die Hauptthese lautet dahin, dass die Aneignung der Tradition bei A. «das Anfangen bei und das Ausharren in der Problematik» (S. 137) ist, um zu einer Lösung des als Problematik Erfahrenen zu gelangen; oder kurz: dass die «Selbstgewinnung des Textes» notwendig über die kritische Aneignung der Tradition geschieht. Wobei zu bemerken wäre, dass der von D. technisch verwendete Ausdruck «Selbstgewinnung» eben nie bedeuten kann: «der Text gewinnt sich durch sich selbst», sondern stets: «durch anderes». W. Rother

Alain Blanchard: Essai sur la composition des comédies de Ménandre. Collection d'études anciennes. Les Belles Lettres, Paris 1983. 453 p.

La division en cinq actes appliquée par Ménandre à ses comédies correspond-elle à un système dramatique, et auquel? Tel est le problème traité dans cet ouvrage. L'analyse du «Dyscolos» conduit à un schéma que vérifient, mais avec d'importantes variations, celles de la «Samienne» et du «Bouclier». L'acte I contient l'exposition et un premier événement, l'acte II, un ἀγών, l'acte III, un renversement mineur, l'acte IV, le renversement majeur, ou catastrophe, lié au dénouement, l'acte V, un rebondissement de l'action destiné à vaincre une résistance inattendue, ou tenace, avant le *happy end*: «La diversité des apparences recouvre une construction d'ensemble identique de pièce en pièce (p. 167).» Deux intéressants chapitres sur Térence et sur Plaute adaptateurs de Ménandre montrent le rapport entre l'action continue, préférée par la scène romaine, et l'action fractionnée du modèle athénien. Enfin la conclusion s'efforce de ramener à une ligne simple les intentions de la composition en cinq actes: acheminer avec naturel, sous la conduite d'un esclave meneur de jeu, la comédie à son dénouement heureux à partir d'une situation initiale caractérisée par un ensemble de hasards contraires. Tout cela exposé avec finesse, prudence, érudition, et beaucoup de sympathie pour un auteur qui, sous le dehors d'une grande transparence, ne se laisse pas déchiffrer sans le secours de cette vertu. F. Lasserre

Reinhold Glei: Die Batrachomyomachie. Synoptische Edition und Kommentar. Studien zur klassischen Philologie 12. Peter Lang, Frankfurt a.M./Bern 1984. 220 p.

Adoptant les conclusions décisives de H. Wölke, «Untersuchungen zur Batrachomyomachie» (Meisenheim am Glan 1978), sur la date, le caractère et la tradition manuscrite de la «Batrachomyomachie», Glei en a tiré les conséquences en éditant pour la première fois les deux recensions *a* et *l* en parallèle, au lieu de les remplacer avec Ludwich par la version contaminée du ms. le plus ancien, *Z* (*Barocc.* 50, daté à tort de la première moitié du Xe siècle avec N. Wilson «Mediaeval Greek Bookhands», Text, Cambridge, Mass. 1977, 16, au lieu de la seconde avec G. Cavallo, *Scrittura e civiltà* 4, 1980, 168, ignoré); ses variantes figurent dans l'apparat de la recension *a*. Soulignant d'un trait toutes les différences de *l* par rapport à *a*, Glei fait apparaître que 116 vers seulement sont absolument identiques dans les deux recensions, dont la première, d'autre part, compte 281 vers, contre 287 à la seconde. Les 100 pages du commentaire portent sur l'établissement du texte, le sens, les homérismes et divers parallèles littéraires. Voilà pour les aspects positifs. Les négatifs ne sont, malheureusement, pas négligeables. Il manque une exploration des raisons et de l'époque de la séparation des deux versions. Les citations byzantines sont incomplètes: celle de Méthodios, Vit. S. Theophan. Conf., signalée par Wölke, qui date de 847 et atteste une leçon λυμνοχαρής (v. 12) conservée par deux mss. de la recension *a*, contre λυμνόχαρις, n'est pas mentionnée, non plus que μυοκτόνος (v. 159), cité par Ignatios Diacon., son contemporain, également signalé par Wölke. Le commentaire de Moschopoulos, unique pour ce poème, n'est pas même

nommé. Enfin le choix des 13 mss. retenus, sur plus de 80 (non inventoriés), reste éclectique, ce qui n'est plus, aujourd'hui, admissible, même dans les traditions fortement contaminées: il fallait une *eliminatio* correcte et des collations complètes.

F. Lasserre

Luisa Breglia Pulci Doria: Oracoli sibillini tra rituale e propaganda. Studi su Flegonte di Tralles. Liguori, Napoli 1983. XII, 405 S.

Diese umfangreiche Studie (entstanden im Rahmen einer Arbeitsgruppe zu den Kulturen Grossgriechenlands am Istituto di Storia e Antichità Greche e Romane der Universität Neapel) beschäftigt sich mit den beiden bei Phlegon von Tralles FGrHist 257 F 36, 10 überlieferten Sibyllinen anlässlich der Geburt eines Hermaphroditen, die vor bald einem Jahrhundert Hermann Diels grundlegend ediert und besprochen hatte (Sibyllinische Blätter, Berlin 1890). Nach einem im wesentlichen Diels folgenden kritischen Text, italienischer Übersetzung und knappem Kommentar geht die Autorin sehr ausführlich den Fragen zum Ritual und besonders zur historischen Einordnung der Orakel nach: sie werden als sullanische Überarbeitungen von Orakeln aus dem Jahr 125 verstanden – das geht sowohl über Phlegons Angabe (125 v. Chr.) wie über Diels' Datierung (209 und 207 v. Chr.) hinaus, fusst aber auf weitgespanntem und überzeugendem, wenn auch notgedrungen oft hypothetischem Raisonnement, das die Entwicklung des römischen kathartischen Rituals wie die römische und italische Geschichte der letzten drei vorchristlichen Jahrhunderte gleichermassen im Blick behält. Ein Schlusskapitel behandelt das Sibyllinum zu den *ludi saeculares*, das bei Phlegon (FGrHist 257 F 37, 5) und bei Zosimos (2, 6) tradiert ist: im vorliegenden Text augusteisch, gehe es ebenfalls auf ein Orakel sullanischer Zeit zurück, enthalte aber in seiner Schlusszeile noch älteres Gut, welches die Autorin in eine Geschichte der römischen Säkularfeiern republikanischer Zeit einzuordnen versucht. Im Ganzen ein anregendes und kenntnisreiches Buch; man bedauert die vielen, gelegentlich selbst die Argumentation störenden Druckfehler.

F. Graf

Elio Aristide: Discorsi sacri. A cura di Salvatore Nicosia. Piccola Biblioteca Adelphi 162. Adelphi, Milano 1984. 273 p.

Cette traduction, la deuxième en langue moderne depuis celle en anglais de C. A. Behr, «Aelius Aristides and the Sacred Tales» (1968), vulgarise dans une collection qui réunit toutes sortes d'œuvres curieuses de toutes les littératures et de tous les temps le témoignage autobiographique le plus étrange que nous ait légué l'antiquité. Dire que l'introduction, les notes (avec 4 pages de notes critiques) et la bibliographie occupent assez exactement la moitié du volume indique l'importance de l'appareil d'explication, riche surtout d'informations variées. Elles font moins droit, en revanche, à la singularité de l'expérience religieuse et thérapeutique vécue par le rhéteur smyrniote, mais ses «Discours sacrés», à cet égard, parlent d'eux-mêmes. On ne saurait demander plus à un livre quasi de poche.

F. Lasserre

Recueil des Inscriptions Gauloises (R.I.G.), sous la direction de Paul-Marie Duval. Vol. I: Textes gallo-grecs, par Michel Lejeune. XLVe supplément à «Gallia». Editions du CNRS, Paris 1984. XII, 463 p.

Wie man aus Caesar weiss (B.G. 6, 14, 3), verwendeten die Gallier das griechische Alphabet, das sie offenkundig von den Massalioten übernommen hatten; auch die Helvetier hatten bekanntlich ihre Bevölkerungsgruppen *litteris Graecis* registriert (B.G. 1, 29, 1). Diese Angaben werden durch inschriftliche Funde bestätigt. Allerdings wird von etwa 50 v. Chr. an das griechische Alphabet immer mehr durch das lateinische ersetzt. Zu bemerken ist noch, dass die in der Mitte des 1. Jahrtausends in Oberitalien eingewanderten Gallier das Alphabet von Lugano verwendeten, das sie von den ihnen sprachlich nahestehenden Lepontiern übernommen hatten. Es gibt also gallische Inschriften in drei verschiedenen Alphabeten; das griechische ist nur das wichtigste.

Von diesen Inschriften besass man bisher nur ältere Sammlungen, die wegen zahlreicher Neufunde überholt waren. Es ist daher aufs wärmste zu begrüßen, dass sich eine Equipe französischer

Forscher das Ziel gesetzt hat, eine vierbändige Sammlung aller bekannten gallischen Inschriften herauszubringen. Davon ist der von M. Lejeune verfasste 1. Band, die gallischen Inschriften im griechischen Alphabet umfassend (aber ohne die Münzlegenden, welche im 4. Bd. behandelt werden sollen), vor kurzem erschienen. Der Verf. ist vor allem durch seine meisterhafte 'Phonétique historique du mycénien et du grec ancien' (Paris 1972) bestens bekannt. Doch liegt sein Interesse in letzter Zeit besonders auf der Deutung solcher Sprachen, welche man wegen der geringen Zahl von Texten wie auch wegen der nicht immer eindeutigen Schrift nur mangelhaft versteht. Er behandelt u. a. die altp hrygischen Inschriften, aber auch die verschiedenen Sprachen und Alphabete Altitaliens und vor allem die des keltischen Raumes.

Wie es bei Lejeune nicht anders zu erwarten ist, legt er nun ein Werk vor, das allen Ansprüchen gerecht wird. Die einzelnen Inschriften werden, nach exakt bestimmtem Fundort geordnet, unter Angabe der Fundumstände und des heutigen Aufbewahrungsortes mit Photographie und Nachzeichnung vorgeführt, der Text mit normalen griechischen Lettern umschrieben; bei allen unsicheren Lesungen werden die bisherigen Vorschläge und weiteren Möglichkeiten besprochen, ebenso werden die sprachlichen Deutungen vorsichtig abwägend diskutiert. Zahlreiche Kartenskizzen geben die Verbreitung der Schrift und die einzelnen Fundorte an. Dazu kommen ausführliche Indices sowie ein grammatischer Abriss. Kurz, man erhält hier alle wünschenswerten Informationen.

Nun sind uns nicht allzu viele gallische Inschriften erhalten. Der 1. Band enthält 281 Nummern (gegenüber etwa 40 bzw. 60 der älteren Sammlungen). Die meisten sind sehr kurz: rund zwei Drittel umfassen nicht einmal ein ganzes Wort. Darunter findet sich eine grosse Zahl von Graffiti auf Tongefässen, die sprachlich zwar im ganzen unergiebig, aber deshalb wichtig sind, weil sie einen Hinweis geben, wie weit an bestimmten Orten zu bestimmter Zeit die Schrift auch bei einfacheren Leuten bekannt war. Eine weitere Gruppe sind Grabinschriften, welche in der Regel nur den Namen des oder der Verstorbenen samt Vatersnamen (meistens auf -ιος bzw. -ια) enthalten. Etwas umfangreicher sind die meist in festen Formeln abgefassten Weihinschriften. Beide Gruppen umfassen zusammen etwa 50 Nummern.

Weitaus die meisten Funde (rund vier Fünftel) stammen aus dem Gebiet zwischen Marseille und Narbonne mit einer Ausdehnung von rund 100 km nordwärts von der Rhonemündung. Von diesem Kerngebiet aus hat sich die Kenntnis der Schrift westwärts und vor allem nordwärts verbreitet: Bibracte (Mont-Beuvray) ist mit über 20 Graffiti, Alesia (Alise-Sainte-Reine) mit 15 Inschriften vertreten. Das Gebiet der Helvetier (das auf der Karte 1 leider ungenau angegeben ist) liefert eine einzige Inschrift (nr. 280): den Namen Κοπίστος auf der Klinge eines in Port (südl. des Aarekanals) gefundenen Schwertes aus der späten La-Tène-Zeit.

Diese vorzügliche Sammlung wird sicher grösstes Interesse nicht nur der Früh- und Althistoriker sowie der Sprachforscher, sondern auch aller an der Kultur der alten Gallier Interessierten finden. Sie alle werden M. Lejeune für diese vorbildliche Ausgabe herzlich dankbar sein. E. Risch

Egil Kraggerud: Horaz und Actium. Studien zu den politischen Epoden. Symbolae Osloenses fasc. suppl. 26. Universitetsforlaget Oslo/Bergen/Stavanger/Tromsø 1984. 174 p.

Cette monographie est consacrée aux épodes 1, 7, 9 et 16. K. considère comme fondamental le fait que le recueil des épodes ait été publié vers 30 av. J.-C., et estime que les poèmes politiques doivent être interprétés en fonction de ce qu'un poète ami de Mécène et proche d'Octavien pouvait ou ne pouvait pas dire à cette date. Il prend position sur de nombreux problèmes controversés et propose fréquemment des solutions non traditionnelles. La pièce 1 aurait été écrite *post euentum* et impliquerait la présence réelle de Mécène et d'Horace à Actium; *alta nauium ... propugnacula* (1-2) désigne la flotte d'Octavien, toute ponctuation est supprimée après le v. 10. La pièce 7 s'adresse aux partisans d'Antoine (v. 1 *scelesti*) peu avant Actium, quand ils songent à verser le sang d'un nouveau *immerens Remus* (19), Octavien. La pièce 9 a été écrite un certain temps après Actium, et recrée poétiquement un moment dramatique du combat que le poète a personnellement vécu; K. lit au v. 25 *super Carthagine*, victoire «sur Carthage». La pièce 16 enfin date aussi de 30, elle est de

tonalité optimiste, le motif du départ pour un monde nouveau a un sens symbolique et exprime l'espoir des Romains au début d'une période de restauration. Les v. 15–16 sont compris de la manière suivante: *forte* (peut-être) *melior pars quaeritis quid expedit* (sc. *malis laboribus*) *communitur aut* (ou même) *quaeritis carere communiter* (sc. *malis laboribus*). K. présente une argumentation cohérente et ingénieusement étayée, qui évidemment ne convaincra pas tous les spécialistes, mais qui mérite en tout cas d'être sérieusement prise en considération. F. Paschoud

Edoardo Coleiro: Tematica e struttura dell'Eneide di Virgilio. Grüner, Amsterdam 1983. 149 p.

Recherche à la mode depuis 40 ans! Modestement l'auteur, professeur émérite de l'Université de Malte, reconnaît ce qu'il doit à d'autres dont il reporte à la fin (!) l'examen critique. Il met l'accent sur la double allégorie générale: l'histoire de Rome et le rôle d'Auguste, en se référant à Properce, Servius et Donat. Parmi la foule d'exemples, relevons-en quelques-uns: l'accueil cordial de Didon symbolise les premiers accords passés entre Rome et Carthage, avant les malédictions finales. Le rameau d'or fait allusion au culte de Diane à Nemi, plus tard transféré à Rome. Après leur soumission, les Etrusques n'ont pas pris part à la guerre sociale du I^{er} siècle – d'où leur appui aux Troyens. Présageant Auguste, Enée: son respect des Dieux, son vœu de bâtir un temple à Apollon et de lui consacrer des fêtes (VI), sa valeur guerrière, sa sagesse de chef responsable annoncent les restaurations religieuses, la reprise des *ludi Apollinares*, les campagnes victorieuses, l'union pacificatrice dues à l'héritier de César. E. Coleiro s'érige pourtant contre les interprètes qui retrouvent toute la carrière d'Octave dès les proscriptions: le but avoué du poète est de glorifier le *princeps*. En face d'Enée, Turnus, qui n'est pas un médiocre, mais organise la coalition contre les Troyens, poussé par la reine Amata qui se suicide vers la fin: préfiguration d'Antoine et Cléopâtre. Notons aussi ce détail: Enée arrive sur le site de la future Rome à la fête d'Hercule célébrée le 12 août, jour du retour triomphal d'Octave après Actium.

L'auteur se plaît enfin à dégager par des schémas clairs tant une structure générale en amande que des symétries ou contrastes – livre par livre – entre les deux moitiés de l'œuvre. Notes bibliographiques en fin de volume. J.-P. Borle

Peter Schenk: Die Gestalt des Turnus in Vergils Aeneis. Beiträge zur klassischen Philologie 164. Hain, Königstein/Ts. 1984. 420 p.

Le but de cette thèse de Cologne est de savoir si Turnus est un personnage tragique selon la définition d'Aristote et en le comparant à Didon qui, dans la première partie de l'œuvre, s'oppose aussi à la mission d'Enée. Après un examen approfondi des scènes avec Allecto et des autres passages importants, l'auteur conclut: si Turnus est valeureux, digne adversaire d'Enée, s'il passe des succès à la défaite où il succombe, il ne suscite ni la pitié, ni l'effroi, il n'est pas, malgré les apparences, la victime des puissances infernales. Sa ruine est liée à son *furor impius*, à l'*audacia* au sens péjoratif, à son hybris, à son opposition forcenée aux *fata*. Après le combat recherché contre le jeune Pallas au cadavre duquel il arrache le baudrier, son destin est scellé: Enée ne fera qu'exécuter la volonté de Jupiter en tuant Turnus, coupable aussi de n'avoir rien fait pour maintenir la trêve souhaitée par les deux camps (XII 324sq.). C'est le type du héros archaïque, rappelant l'Iliade, tandis qu'Enée incarne, malgré ses accès de *furor*, toujours provoqués par des circonstances extérieures, un genre de guerrier plus évolué, plus humain. Didon, elle, reste une figure tragique, jouet sans le savoir entre les mains des dieux, déchirée entre ses amours et les *fata*; elle souffre atrocement et tire la leçon de ses égarements.

Ainsi l'auteur confirme les vues de Heinze, Büchner et von Albrecht et se sépare de V. Pöschl ou des Anglo-Saxons qui cherchaient à déceler dans l'Enéide, à côté de l'idéologie romaine et augustéenne faisant de Turnus un rebelle, un courant sous-jacent de regret personnel à l'égard des massacres et meurtres perpétrés pour obtenir la suprématie ou simplement la coexistence. Malgré des leitmotivs qui se répètent trop, le travail est sérieux et intéressant, même s'il suscite des objections. J.-P. Borle

Sexti Properti Elegiarum libri IV. Edidit Paulus Fedeli. Teubner, Stuttgart 1984. XXXVIII, 352 S.

Nachdem der schmale Band von Barbers Oxoniensis lange Zeit unangefochten das Feld beherrscht hat, sind nun innerhalb weniger Jahre zwei mit weitaus reicheren Beigaben versehene Properzausgaben erschienen, diejenige von R. Hanslik (1979) und die hier anzuzeigende, die offenbar bereits 1978 abgeschlossen war. Beide stammen von guten Kennern des Dichters, doch muss man leider aussprechen, dass die zuerst veröffentlichte infolge einer verfehlten Konzeption, mangelnder Sorgfalt und unüberlegter textkritischer Entscheidungen schwere Mängel aufweist. Fedeli ist seiner Aufgabe besser gerecht geworden und geht jedenfalls von vernünftigen Grundsätzen aus. So kann man es nur begrüßen, dass er die Aussicht, den ursprünglichen Wortlaut der in den Handschriften stark entstellten Gedichte wiederzugewinnen, häufig skeptisch einschätzt und deswegen öfter Kreuze setzt als andere Herausgeber. Offenkundige Fehlentscheidungen kommen vor – man vergleiche etwa 1, 2, 1 *Cupidinibus*; 1, 12, 2 *Pontice*; 2, 3, 45 *ah mihi* und 2, 23, 1 *et*; dass 2, 26 und 2, 29 jeweils als ein Gedicht erscheinen, würde ich ebenfalls hierher rechnen –, doch halten sie sich in Grenzen. Auch dass F. bestrebt war, die Angaben des Apparates auf die wichtigsten Varianten zu beschränken, dafür aber seine textkritischen Entscheidungen zu begründen und bei umstrittenen Stellen abweichende Meinungen zu Wort kommen zu lassen, verdient an sich Zustimmung. Allerdings hätte das nur bei strengster Auswahl des Gebotenen und sehr knapper Formulierung zu einem wirklich befriedigenden Ergebnis führen können. Eben daran fehlt es aber. Der Apparat ist deswegen überladen und noch dazu durch gewisse Ungeschicklichkeiten der Anordnung und typographisches Unvermögen von seiten des Verlages schwer überschaubar. Zu breit ist auch die Praefatio; die überholten Stemmata hätten ebenso wie die zugehörigen Darlegungen über die Positionen früherer Herausgeber beiseite bleiben können. Und was den leicht revidierten Wiederabdruck der Indices der Schusterschen Ausgabe von 1954 angeht, wird man gerne zugeben, dass diese manches Nützliche bieten; aber ebenso sicher ist, dass sie einer gründlichen Überarbeitung bedurft hätten, welche nicht erfolgt ist. So gilt also von dieser neuen Ausgabe trotz vernünftigen Grundsätzen das kallimacheische πολλὸν ... συρφετὸν ἔλκει. Manches deutet darauf, dass F. etwas zu hastig gearbeitet hat und sie nicht genügend hat reifen lassen. H. Tränkle

Abrégés des livres de l'Histoire romaine de Tite-Live. Tomes XXXIV 1 et 2. Texte établi et traduit par Paul Jal. Les Belles Lettres, Paris 1984. CXXIV, 148 p. et 176 p. en partie doubles.

Le présent ouvrage contient les *periochae* des 142 livres de Tite-Live (moins celles des livres 136–137 qui sont perdues) transmises par manuscrits et les fragments d'une autre série d'abrégés conservés par le papyrus 668 d'Oxyrhynchos. La copieuse introduction (plus de 110 p.) éclaire tous les problèmes que soulèvent ces textes anonymes et impossibles à dater avec précision. L'hypothèse de l'existence d'une «*Epitome Liuiana*» dont ils dériveraient est écartée comme insuffisamment prouvée après un examen minutieux et objectif. La méthode de travail de l'abréviateur est précisée sur la base d'un choix de comparaisons significatives entre des extraits des *periochae* et des passages de Tite-Live intégralement conservés. Notons à cet égard que l'auteur a pris la peine de compiler un très précieux appendice où chaque phrase des *periochae* 1–10 et 21–45 est mise en parallèle avec la référence du texte original correspondant de Tite-Live. Les *periochae* sont définies comme n'étant ni des sommaires, ni des résumés, mais des abrégés. Dans les pages consacrées à la tradition manuscrite, les mots du «*sous-titre*» de la *per.* 121 *qui editus post excessum Augusti dicitur* sont considérés comme dépourvus d'authenticité. Une brève introduction séparée est consacrée aux *periochae* d'Oxyrhynchos (vol. II p. 108–115). Les notes, abondantes (en tout plus de 120 p.) et denses renvoient notamment pour les livres dont l'original est perdu à la tradition parallèle et éclairent brièvement toutes les difficultés. On ne saurait douter que cette édition, avec tous les secours qu'elle apporte au lecteur, ne s'impose très vite comme un instrument de travail indispensable remplaçant les éditions plus nues de Weissenborn-Müller (Weidmann), Rossbach (Teubner) et Schlesinger (Loeb). F. Paschoud

Pomponii Melae De Chorographia libri tres. Introduzione, edizione critica e commento a cura di Piergiorgio Parroni. Edizioni di Storia e Letteratura, Roma 1984. 470 p.

Méla a connu, surtout aux XVe et XVIe siècles, une fortune extraordinaire comme petit manuel de géographie: si son ouvrage n'a survécu que grâce à un seul manuscrit, du reste conservé, un *Vaticanus* du IXe siècle, les descendants directs et indirects de ce dernier à l'époque humaniste sont au nombre de 120, et il existe plus de 150 éditions imprimées; à cela s'ajoute une foule de commentaires en grande partie inédits, de niveau apparemment élémentaire dans leur majorité. L'introduction de P. fait le tour des questions générales qui se posent à propos de Méla (patrie de l'auteur, date de composition du manuel, problème soulevé par l'allusion faite par Méla à son intention d'écrire une «Chorographie» plus détaillée, structure et caractères généraux du manuel, sources et utilisateurs antiques, langue et style, manuscrits, éditions, principes d'édition). Le texte est fondé sur un nouvel examen du manuscrit de base et sur un choix représentatif de 13 *apographa* donnant une idée de la critique des copistes du XVe siècle. Le commentaire très copieux (environ 270 p.) se concentre sagement sur un certain nombre de points: discussions relatives à l'établissement du texte, problèmes de langue, citation généreuse des textes parallèles et confrontation de Méla avec la tradition géographique antique mettant en évidence les aspects spécifiques et originaux de son manuel. On sera reconnaissant à P. de ses patients labeurs qui mettent à disposition de ceux qui consultent Méla un abondant matériel clairement disposé. F. Paschoud

Seneca Tragicus. Ramus Essays on Senecan Drama. Ed. by A. J. Boyle. Aureal Publ., Berwick, Victoria 1983. 256 S.

Diese zwölf von G. Lawall, M. Wilson, E. Fantham, H. Fyfe, J. Henderson, P. J. Davis, D. Henry und B. Walker, J. P. Poe, J.-A. Shelton, W. M. Calder III, A. J. Boyle, Ch. Segal zu einem Sammelband beige gesteuerten Aufsätze stimmen einen bedenklich, zeigen sie doch im allgemeinen deutlich, wohin philologische Exegese abgeleitet, wenn der Interpret einen antiken Text sozusagen nur noch als Fahrzeug für die Darstellung subjektiver Eindrücke und intellektueller Spielereien benutzt anstatt dass er sich bemüht, das Werk innerhalb seines literarhistorischen Rahmens dem Leser unserer Zeit zu erschliessen. Finden sich auch hier und da nützliche Einzelbeobachtungen, z. B. in den Beiträgen von M. Wilson über die 'Troades' und von J.-A. Shelton über den 'Agamemnon', so gehen sie doch im Wust der kühnen Hypothesen und der psychologisierenden Gesamtinterpretation unter. Eine wohlthuende Ausnahme bildet die Studie von G. Lawall, 'Virtus and Pietas in Seneca's Hercules Furens', die nichts umstossend Neues bringen will, dafür aber umsichtig und ausgewogen den *color Stoicus* in Senecas Auffassung des mythologischen Hercules beurteilt. Wenn man sich nach der ermüdenden Lektüre dieses Bandes fragt, an welches Publikum sich diese Essays richten, bleibt man ratlos. Dass die Autoren bei der Abfassung ihrer Beiträge wohl gegenseitige Anerkennung und Überbietung bedacht haben, lässt sich bei der Durchsicht der Fussnoten allerdings kaum übersehen. M. Billerbeck

Seneca: Oedipus. Ed. et appendice testimoniorum commentarioque instruxit Bruno W. Häuptli. Huber, Frauenfeld 1983. 228 S., 15 Abb.

Das geschmackvoll aufgemachte Bändchen ist, in seiner Art, eine beachtliche Leistung und verdient für das, was es sein kann und will, gebührende Anerkennung. Wir betreten hier also nicht wissenschaftliches Neuland, wohl aber finden wir eine reich ausgestattete Schulausgabe auf hohem Niveau. In der Textgestaltung folgt H. grundsätzlich Sluiter (1941) und Giardina (1966) unter Berücksichtigung von O. Zwierleins kritischen Untersuchungen, die durch dessen 'Prolegomena' (1984) allerdings zum Teil bereits überholt sind. Im grossen und ganzen hat H. Stil und Sprache Senecas kundig beurteilt. Dass die V. 202–204 weiterhin dem Oedipus zugeteilt werden (E-Klasse), zeigt erneut, wie sehr den Modernen das Gespür für die standesgemässe Sprache abhanden gekommen ist. Die richtige Zuteilung an den Chor (A-Klasse) wird stilistisch zudem durch Phae. 829–834 gestützt. Im knapp ausgefallenen Kommentar wünschte man sich oft lieber eine Erklärung als eine blossе Übersetzung oder gar nur ein Schlagwort wie «topisch» (z. B. irreführend für late-

brosa in V. 152, cf. ThLL VII 2, 994, 61–81) oder «stoisch», unter welchen sich ein Schüler kaum viel vorstellen kann. Zudem weist der 'Oedipus', verglichen etwa mit dem 'Hercules Furens' oder dem 'Thyest', relativ wenige echt stoische Elemente auf. Eine kommentierte Testimoniensammlung zu Dichter und Nachleben des 'Oedipus', eine Auswahl einschlägigen Bildmaterials mit Erläuterungen, metrische Tabellen, ausführliche Indices sowie eine ansehnliche Bibliographie runden die Publikation erfreulich ab.

M. Billerbeck

The Minor Declamations Ascribed to Quintilian. Ed. with Commentary by *Michael Winterbottom*.

Texte und Kommentare 13. De Gruyter, Berlin 1984. XXXIII, 622 S.

Die römische Deklamation, eine nicht eben bevorzugte Gattung der literarhistorischen Forschung, ist in jüngster Vergangenheit gleich zweifach Gegenstand philologischer Musterarbeit geworden, in L. Håkansons Teubnerausgabe der pseudoquintilianischen 'Declamationes maiores' (Stuttgart 1982) und jetzt in W.s kommentierter Ausgabe der 145 kleineren Quintilian zugeschriebenen Deklamationen. Als Herausgeber von Quintilians 'Institutio' (OCT 1970) und Übersetzer des älteren Seneca (Loeb 1974) ein erfahrener Fachmann auf diesem Gebiet, legt W. hier einen Text vor, der sich von Ritters tüchtiger Teubnerausgabe (1884) nebst zahlreichen stillschweigenden Verbesserungen besonders durch das verfeinerte Verständnis für Stil und Sprache dieser Redewebungen sowie den geschärften Sinn für die Argumentation in diesen fiktiven Rechtsfällen eindrucklich abhebt. Der Kommentar, zwar anspruchsvoll durch seine Knappheit, aber nie aufdringlich in seiner reichen Gelehrsamkeit, rechtfertigt nicht bloss die oft schwierige Textkonstitution, sondern macht durch das herangezogene Vergleichsmaterial, besonders Seneca d.Ä. und Quintilian, den Leser mit den Eigenheiten des Genus vertraut und schafft zugleich eine sichere Grundlage für jede weitere Beschäftigung mit den Deklamationen. Die abschliessende Übersicht derselben nach angewandten Gesetzen und Rechtsverfahren sowie der ausführliche Index zu sprachlich-stilistischen Erscheinungen bringt dem Band zusätzlich den Nutzen eines Nachschlagewerkes. Zu solcher Leistung kann sich die Klassische Philologie wahrhaftig gratulieren!

M. Billerbeck

Heinz Heubner: Kommentar zum Agricola des Tacitus. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1984. 148 S.

Als neueste Frucht seiner grossen Schaffenskraft legt der hochverdiente Erklärer der taciteischen Historien nunmehr auch einen Kommentar zum Agricola vor, der seine Entstehung wohl nicht zuletzt, wie zahlreiche kritische Bemerkungen nahelegen, einem gewissen Ungenügen an der Exegese des Kommentars von Ogilvie-Richmond (1967) verdankt, obwohl H. diesen zu guter Letzt (S. 144) doch als ein «in jeder Hinsicht hervorragendes Standardwerk» bezeichnet. Er selbst bietet in knapper Darstellung das, was für ein eindringendes sprachliches und sachliches Verständnis der Schrift sowie für die Beurteilung textkritischer Probleme notwendig ist, während man für eine umfassendere Unterrichtung über historische und antiquarische Fragen weiterhin auf den Band der beiden Briten angewiesen bleibt. H.s souveräne Beherrschung der Materie ist auf Schritt und Tritt zu spüren, und man ist natürlich dankbar, dass jetzt die Möglichkeit besteht, den erfahrenen Taciteer auch zum Agricola zu konsultieren. Indes, ganz ohne Enttäuschung geht es nicht ab. So erwarten den Leser gleich auf den ersten Seiten zwei böse Überraschungen: Das umstrittene *venia opus fuit* (1, 4) erklärt H. damit, dass Tacitus die Gründe, warum er um Nachsicht bitten müsse, bereits in den vorausgehenden Sätzen angegeben habe – in Wahrheit folgen sie erst –, und *legimus* (2, 1) soll nach seiner Meinung Präsens sein, wobei er Parallelstellen anführt, an denen sich Autoren für Vorgänge, die sie nicht selbst miterlebt haben, auf die Lektüre von Büchern berufen; dass Tacitus nach 45, 1 beim Tod des Arulenus Rusticus und Herennius Senecio in Rom war, erwähnt er nicht. Über die Schwierigkeiten von 42, 4 geht er mit erstaunlicher Überlieferungsgläubigkeit hinweg, ohne sich dessen zu erinnern, was er zu 31, 4 bemerkt hatte. Die Beseitigung des *Civica* führt er mit Ogilvie-Richmond darauf zurück, dass dieser als Komplize des Saturninus gegolten habe, obwohl weder Agr. 42, 1 noch Suet. Dom. 10, 2 dafür einen Anhaltspunkt bieten. Über die mit dem literarischen Charakter der Schrift zusammenhängenden Fragen äussert sich H. am Ende

des Bandes ebenso sicher wie ausgewogen, freilich ohne ein Wort über die durch die Pliniusbriefe und andere Quellen gut bezeugte Tatsache zu verlieren, dass rühmende Biographien über nahestehende Verstorbene gerade in flavischer und trajanischer Zeit sehr beliebt waren. Für das Verständnis der Schlusspartie des Agricola ist das nicht ohne Bedeutung. – Leider wird die Benützung des Kommentars dadurch erschwert, dass lebende Kolumnentitel fehlen.

H. Tränkle

Jakob Lehner: Poesie und Politik in Claudians Panegyrikus auf das vierte Konsulat des Kaisers Honorius. Ein Kommentar. Hain, Königstein/Ts. 1984. 126 p.

L'a. définit ainsi l'intention de sa «Dissertation» de Regensburg dirigée par Kl. Thraede: «Beabsichtigt ist ... nicht eine sprachlich-stilistische, kompositorische oder motivgeschichtliche, sondern eine *politisch* [italiques de l'a.] poetische Interpretation» (1). Après un bref résumé des événements historiques de 378 à 398 et un utile plan détaillé du poème, la partie principale, intitulée «Kommentar», traite en 93 p. les 656 v. du poème dans leur succession naturelle. Pour ce qu'il laisse de côté, L. renvoie à la thèse anglaise non publiée (ce qui n'est pas précisé) de W. Barr (un commentaire de 3. cons. Hon. et 4. cons. Hon.), qui date de 1952. Dans le débat entre Cameron d'une part et Gnlika-Döpp de l'autre sur l'interprétation des poèmes de Claudien comme œuvres de propagande, L. adopte une position médiane en s'inspirant de P. L. Schmidt, «Politik und Dichtung in der Panegyrik Claudians» (Konstanz 1976). Après la proclamation liminaire, on aborde avec curiosité le discours au fil du texte offert par L. On y trouve des considérations sur la structure de détail, la mise en forme rhétorique, l'enchaînement des idées, et aussi, dans une présentation typographique plus compacte (dont les critères d'emploi ne sont nulle part définis), des notices plus techniques de nature très diverse: points d'histoire, par exemple la fausse généalogie liant Théodose à Trajan (21–22) ou le motif de la reculade de Stilicon face à Alaric en 395 (92–93), résumés de débats sur des points controversés (27–28), discussions sur des problèmes de style et de construction (31–32), questions lexicographiques (59), précisions sur des éléments d'érudition antiquaire (102–103). L'ensemble, complété par quatre appendices sur des problèmes de détail, guide utilement la lecture du poème, mais ne répond exactement ni au titre un peu pompeux, ni aux indications trop restrictives, et du reste impossibles à respecter, de la préface. L. nous offre en fait un choix d'éléments pour un commentaire conditionné en partie par le désir de mettre en valeur la signification poétique et politique du panégyrique.

F. Paschoud

Harald Hagendahl: Von Tertullian zu Cassiodor. Die profane literarische Tradition in dem lateinischen christlichen Schrifttum. Studia Graeca et Latina Gothoburgensia 44. Acta Universitatis Gothoburgensis, Göteborg 1983. 163 S.

Der erste Teil («Die vorkonstantinische Zeit») des äusserst gedrängten Büchleins stellt in knappen, chronologisch gereihten Skizzen (ca. 4 Seiten für Minucius Felix, gute 2 Seiten für Cyprian) die frühen Hauptvertreter der christlich-lateinischen Literatur vor. Im zweiten Teil («Die nachkonstantinische Zeit») folgt der Autor eher einem systematischen Plan («Das Stilproblem der Prosa», «Gattungen der Prosa» usw.), lässt die Darstellung aber zum Schluss wieder in zwei chronologisch-geographisch angelegte Kapitel münden («Die Literatur der Spätzeit in Gallien», «Aufblühen und Absterben der Literatur in Italien»). Hagendahls Belesenheit, Gelehrsamkeit und Kompetenz stehen ausser Frage; doch gerade wer seine Bücher, über Augustin etwa oder über die «Latin Fathers», kennt und schätzt, muss von dem jüngsten Opusculum enttäuscht sein. Was es über Zitate und Anspielungen (und zumal darin äussert sich für H. die im Untertitel genannte «profane literarische Tradition») mitteilt, steht ausführlich und üppig belegt in den grossen Werken. Und räumt man auch eine strikte Beschränkung aufs Thema ein: die von den einzelnen Autoren entworfenen Bilder sind zumindest unfertig und wenig differenziert; die systematischen Abschnitte bleiben an der Oberfläche (besonders unbefriedigend derjenige über die Prosa-Gattungen); allzuviel kommt überhaupt nicht in den Blick, so dass man insgesamt kaum etwas Neues erfährt. Aber auch als Forschungsbericht vermag die (ursprünglich für ANRW gedachte) Schrift nicht zu dienen, weil – trotz zahlreichen Anmerkungen – die Literatur recht selektiv verwertet ist. – Beiläufig:

Hieron. Epist. 70 (von H. 90f. behandelt), 2, 4 ist wohl zu lesen: *didicerat enim* [sc. Paulus] a <p>uero [vero codd. Hilberg, viro codd. Labourt] *David extorquere de manibus hostium gladium* (vgl. Vulg. 1. Sam. 17, 33).
Chr. Schäublin

Jacques Fontaine: Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique. Deuxième édition revue et corrigée. Etudes Augustiniennes, Paris 1983. XX, XXI et 1243 p. en 3 vol.

La première édition de cet ouvrage, qui date de 1959, a été signalée dans le présent périodique par F. Wehrli (17, 1960, 50–51). A un quart de siècle de distance, l'auteur est devenu un maître internationalement reconnu des études du latin tardif et le livre un classique, qui a suscité un peu partout une belle moisson de travaux dans un domaine qu'il a largement contribué à rendre accessible. La nouvelle édition reproduit les deux volumes de la première et leur ajoute un troisième tome de quelque 250 p., qui comprend une brève préface présentant synthétiquement les principaux ouvrages parus depuis 1959 dans le domaine étudié, quelque 170 p. de notes additionnelles au texte primitif et un supplément bibliographique de 674 numéros. Trois index et un grand souci de clarté facilitent le va-et-vient entre le nouveau tome et les deux premiers volumes, où les erreurs matérielles localisées ont été corrigées et les notes additionnelles signalées en marge par des astérisques, malheureusement d'une manière fort inesthétique et qui jure avec la typographie élégante du tout. F. maintient pour l'essentiel ses thèses d'il y a vingt-cinq ans et procède moins à une *retractatio* qu'à un *aggiornamento*. Désormais cette somme philologique ne devra plus être consultée qu'avec ce qui constitue son «Vatican II».
F. Paschoud

Isidore of Seville: Etymologies. Book II: Rhetoric. Text edited and translated with annotations by Peter K. Marshall. Les Belles Lettres, Paris 1983. 183 p.

Voici le second volume des «Etymologies» d'Isidore de Séville dans la nouvelle édition présentée récemment dans cette revue (39, 1982, 333). Conformément au plan annoncé, l'entreprise est confiée à une société internationale de spécialistes écrivant chacun dans leur langue maternelle: d'où ce volume en anglais dû à un savant des Etats-Unis. La brève introduction oriente sur la structure et le contenu du livre édité, ses sources (essentiellement les «Institutiones» de Cassiodore, exploité souvent avec peu de discernement) et la sélection de manuscrits retenus pour l'établissement du texte. L'a. a sagement renoncé à l'entreprise disproportionnée de rédiger un commentaire intégral et s'est borné dans les notes à fournir les sources et les textes parallèles, se contentant pour le reste de renvoyer au livre classique de J. Fontaine, «Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique». L'établissement du texte et sa traduction posaient des problèmes particuliers du fait de sa technicité et de la méthode de travail hâtive d'Isidore, qui contraignait l'éditeur à préférer un texte absurde donné par la tradition isidorienne unanime au détriment de la version plus correcte conservée par la tradition cassiodorienne. On voit qu'ici le parti-pris de toujours fournir une traduction – en soi tout à fait justifié en principe – atteint dans le cas précis une limite; d'autres volumes de la série pourront difficilement éviter ce même écueil. C'est donc plus par son annotation que par sa traduction que la nouvelle édition l'emportera sur celle de Lindsay, aujourd'hui heureusement de nouveau disponible.
F. Paschoud

Frank Kolb: Die Stadt im Altertum. Beck, München 1984. 306 p., 40 fig.

Des interférences troublent la notion de «ville»: polis – cité – Etat – chef-lieu. L'auteur entreprend de dissiper le halo où s'estompent les faits. Il examine les villes de l'Orient ancien, du monde grec, du monde romain, relève les plans, observe, constate, et tire des conclusions. Ville et polis-cité ne sont pas synonymes et recouvrent des réalités différentes. En un sens la ville-agglomération est la négation de la cité. Les Grecs n'ont pas emprunté à l'Orient les plans: ils ont procédé selon les nécessités sociales et politiques. Le temple est la partie constituante de la cité grecque, non la muraille. Rome est une agglomération qui s'est étendue progressivement, sans dessein préconçu et idéalisé (contre Cicéron et Tite-Live). Le forum rappelle l'agora, et il serait juste de parler d'une symbiose étrusco-gréco-latine. La *civitas* implique la citoyenneté. Il peut y avoir des villes sans

statut de *civitas*. *Urbs* et *oppidum* sont difficiles à distinguer. Certaines villes sont nées d'agglomérations militaires, de centres commerciaux. L'urbanisation du bassin méditerranéen central est l'œuvre de Rome. Le plan en échiquier de l'époque classique, forme consciente de la ville, descend du quadrillage pour le morcellement parcellaire du territoire lors de sa répartition entre colons.

K. secoue les idées reçues: ville antique et ville moderne ne sont pas foncièrement différentes; la ville antique n'est pas en soi agent de consommation; elle est productrice; l'opposition entre la ville et la campagne, le poids de la fiscalité, les restrictions de l'autonomie ont été exagérés. Certes, il n'y a pas continuité de problèmes, mais les analogies autorisent les comparaisons entre époques.

Ouvrage riche, vivifiant d'un historien expérimenté (peut-être trop optimiste dans son appréciation de l'antiquité tardive) que n'intimident pas les théories consacrées. Jean Béranger

Henri van Effenterre: La cité grecque, des origines à la défaite de Marathon. Hachette, Paris 1985. 341 p.

Pour qui connaît Henri van Effenterre et son œuvre, le caractère paradoxal, voire provoquant, de son dernier ouvrage ne constituera guère une surprise. Placer en effet les origines de la cité grecque à la fin du III^e millénaire peut surprendre. Et parler de la «défaite de Marathon» étonnera davantage encore. Livre très personnel donc, dicté par une connaissance intime de la Grèce, de son histoire, de sa topographie et de ses habitants au cours des siècles. Une familiarité et, disons-le, une affection rares pour la Grèce et les Grecs – tout particulièrement pour les Crétois – ont inspiré à l'archéologue et à l'historien des convictions profondes, dont le présent volume apparaît comme une expression privilégiée.

La thèse de l'a. peut se résumer en une phrase: il y a continuité depuis que les Grecs sont en Grèce. La linguistique prouve qu'ils y sont depuis le milieu du II^e millénaire et, sans doute, depuis la fin du III^e. Le système social et politique du monde mycénien et, avant lui, du monde minoen, présente avec celui de la Grèce archaïque une similitude profonde. La tradition, orale d'abord, écrite ensuite, explique cette communauté de langue, d'usages et de religion. Dans des compartiments géographiques limités sont apparues des communautés, qui se sont organisées et ont fusionné en cités. Le développement des cités, d'abord local, s'est étendu par les «chemins de la mer» à l'ensemble de la Méditerranée.

Plutôt que de suivre la voie classique de la description chronologique (rois, tyrans, démocratie), l'a. s'est penché sur les institutions et le droit. Les principes juridiques de l'organisation de la cité remontent selon lui bien au-delà de l'époque archaïque et, dans ce domaine aussi, la continuité de Minos à Solon ne saurait être mise en doute. S'il y a «miracle grec», c'est dans la manifestation ancestrale d'une conscience politique, des origines à la fin des cités. Car, incapables de surmonter les particularismes locaux, les cités se sont bientôt affrontées dans des luttes impitoyables. C'est pourquoi Marathon est une défaite: elle aboutit à Chéronée.

Provoquant sans doute, le livre de H. v. E. est stimulant, notamment par son ouverture vers des sources peu connues, difficiles et souvent négligées: les textes juridiques archaïques, principalement crétois, qui sont d'interprétation complexe, mais que l'a. parvient à placer dans une construction cohérente. La présentation synchronique et globalisante de la société grecque, de 2000 à 490, à l'enseigne de la «cité grecque» peut-elle être suivie sans réserves? Elle s'écarte en tout cas des chemins battus et ne manquera pas de susciter la discussion. P. Ducrey

Claude Vial: Délos indépendante (314–167 av. J.-C.). Etude d'une communauté civique et de ses institutions. Bulletin de Correspondance Hellénique, Supplément X. Ecole française d'Athènes – Diffusion De Boccard, Paris 1984. 425 p., 37 tabl. (stemma génalogiques).

Paradoxalement, il n'existait aucune étude d'ensemble récente sur les institutions de Délos à l'époque la mieux documentée de son histoire, celle où l'île sainte échappa, pendant près d'un siècle et demi, à la tutelle athénienne. C'est donc une vraie et importante lacune que comble la thèse de Mlle Claude Vial, dirigée par le meilleur connaisseur actuel de l'épigraphie délienne, notre collègue J. Tréheux.

L'auteur a magnifiquement su tirer parti d'un matériel qui pouvait sembler décourageant par sa masse même, sa nature technique, sa relative monotonie et ses multiples embûches. On appréciera en particulier la très grande honnêteté avec laquelle elle conduit la discussion, fournissant à chaque pas aux lecteurs le moyen de contrôler son argumentation grâce à des citations abondantes toujours accompagnées d'une méritoire traduction; plusieurs passages difficiles des comptes et des inventaires, qui constituent l'essentiel de la documentation, sont interprétés de façon originale, voire corrigés avec bonheur. La consultation de l'ouvrage est grandement facilitée par des listes de *testimonia* et toutes sortes de tableaux, sans parler de l'index général et d'un index prosopographique, fort précieux bien qu'il ne recense pas toute la population délienne.

Non contente de donner un exposé très détaillé des institutions politiques et juridiques (cadres civiques, organes de l'Etat, magistratures, droit de la famille), Cl. Vial a cherché – et largement réussi – à faire revivre la société délienne de la haute époque hellénistique sous presque tous les aspects. Aussi a-t-elle attaché une grande importance à l'étude des familles, comme en témoignent ses quelque quarante stemmata généalogiques disséminés dans tout le livre, et cela lui a permis de mettre en évidence la remarquable solidarité familiale existant au sein de ce microcosme (à peine plus de 1000 citoyens, soit environ 5000 personnes de condition libre). D'autre part, s'appuyant ici encore sur les inscriptions, elle passe en revue les principales activités économiques des Déliens, examine l'origine des fortunes et suit les mouvements de l'argent. L'onomastique, enfin, est mise intelligemment à contribution.

Bref, ce livre fait désormais de Délos la cité la mieux connue, avec Athènes, du monde hellénistique. Mais il ne faut pas oublier que par l'extrême exigüité de son territoire, le caractère original de ses ressources, les vicissitudes de son histoire, «Délos ne nous fournit pas un modèle (...) courant, loin de là» (Louis Robert, *Bull. épigr.* 1978, 346), même si Cl. Vial a certainement raison de souligner, en conclusion, les points de contact – assurés ou probables – entre les institutions déliennes et celles des autres cités cycladiques.

D. Knoepfler

Lorenzo Braccisi: La leggenda di Antenore da Troia a Padova. Signum, Padova 1984. 163 S., 10 Taf.

Neben Aeneas ist Antenor, der Gründer von Padua, der wohl prominenteste Troiaflüchtling auf italischem Boden: Die Mythen um seine Ankunft im Veneto liest der Althistoriker Braccisi in diesem für ein weiteres Publikum geschriebenen Büchlein konsequent historisch-propagandistisch. Eine erste, erschlossene Stufe belegt mykenische Handelsreisen in jenes Gebiet, wo sich zwei Bernsteinstrassen trafen: B. akzeptiert mithin die Theorie einer precolonizzazione micenea, zu der freilich die Archäologie noch kaum hinreichend Handhabe bietet. In archaischer Zeit sollen dann Phokäer Träger des Mythos gewesen sein – jedenfalls sind Antenoriden auch für Tartessos, einen wichtigen Endpunkt phokäischen Handels, belegt. Im 5. Jh. hätte Athen den Mythos annektiert: das geht zusammen mit der attischen Expansion zu den Häfen des Veneto, die zum nordetruskischen Gebiet Zugang boten. Die Veneter ihrerseits nahmen ihn auf, als sie im 3. Jh. unter gallischem Druck sich Rom zuwandten; Rom selber machte ihn im 2. Jh. (Dedikation des C. Semppronius Ruditanus – doch gibt die fragmentierte Inschrift so viel her?) zum Propagandainstrument seiner Expansionspolitik; später kennen ihn natürlich Vergil (*Aen.* 1, 242ff.) und der Pataviner Livius (1, 1, 1ff.). Antirömischen Tendenzen gibt die Version vom Verrat des Antenor Ausdruck, die zu Pyrrhus' Zeiten aufkam (*Lycophr.* 340ff.: falls Lykophron so hoch zu datieren ist). – Das Büchlein besticht durch die rigorose Methode ebenso wie durch die äussere Form: Widerspruch ist angesichts der unbefriedigenden Zeugnislage kaum zu vermeiden.

F. Graf

Géza Alföldy: Römische Sozialgeschichte. 3., völlig überarbeitete Auflage. Wissenschaftliche Paperbacks: Sozial- und Wirtschaftsgeschichte 8. Steiner, Wiesbaden 1984. 212 S.

Der kühne Versuch G. Alföldys, auf etwas über zweihundert Seiten die Sozialgeschichte Roms von den Anfängen bis zur Spätantike darzustellen, ist anlässlich seines ersten Erscheinens bereits von F. Wehrli in dieser Zeitschrift gewürdigt worden (33, 1976, 266f.). Nunmehr liegt verdientermassen die 3. Auflage vor, in der Alföldy zahlreiche Modifikationen vornehmen und die Literatur

auf den neuesten Stand bringen konnte. Mag sich auch durch das Material und die Probleme bedingt die Darstellung, vor allem im Bereich der Republik, nicht gar so sehr von einer herkömmlichen 'Römischen Geschichte' unterscheiden, so ist doch der gesellschaftsgeschichtliche Aspekt wichtig und reizvoll. Sehr zu begrüßen ist, gerade in einer Darstellung für einen weiteren Kreis von Interessierten, der häufige Rückgriff auf antike Autoren, über die in einer allfälligen weiteren Auflage vielleicht noch einige Angaben eingefügt werden sollten.

J. von Ungern-Sternberg

Ursula Hackl: Senat und Magistratur in Rom von der Mitte des 2. Jahrhunderts v. Chr. bis zur Diktatur Sulla. Regensburger Historische Forschungen 9. Lassleben, Kallmünz 1982. XVI, 279 p.

Le régime sénatorial du II^e siècle av. J.-C. est une période de transition: la suprématie du Sénat cède à la prédominance de la magistrature qui aboutira au Principat. Quand et comment le Sénat a-t-il perdu sa supériorité? C'est ce que l'auteur examine, suivant de cas en cas au fil de l'histoire, les rapports entre le Sénat et les (pro)magistrats, mandataires du peuple romain. Après la II^e guerre punique, malgré les personnalités, malgré les désaccords, le Sénat l'emportait. L'émancipation des magistrats commença avec les Gracques, s'accrut avec les guerres qui conduisirent à l'impérialisme et à la nécessité de recourir à des capacités pour éviter des désastres et à abandonner à l'individu initiative et liberté d'action où l'ambitieux trouva carrière. Les guerres d'Espagne (154–133) jouèrent un rôle déterminant. L'éloignement, les difficultés, les ignorances obligèrent le Sénat à s'en remettre aux hommes compétents, heureux de déployer leurs talents et de briller. De défensives les guerres prirent un caractère impérialiste en Asie, en Sardaigne, en Gaule; de partis qui se disputaient le pouvoir politique par le commandement (guerres de Jugurtha, de Mithridate). Sa propre création, la conquête, fut fatale à la primauté du Sénat qui passa aux (pro)magistrats devenus indispensables les armes avec lesquelles ils l'affaiblirent, puis rendirent possible, après un long et douloureux enfantement de la République, l'avènement de la monarchie du Principat.

L'étude est soignée, approfondie (quelques imprécisions et inadvertances), les idées générales valorisant le détail. Le livre sent la thèse dont il est issu. L'auteur prend comme points d'appui les résultats de la science moderne, les relie de rapprochements qui soutiennent et élargissent sa démonstration. Les historiens tireront de ce très bon travail un profit certain.

Jean Béranger

Jean-Michel Roddaz: Marcus Agrippa. Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome 253. Ecole française de Rome, Rome 1984. X, 734 S., 19 Taf.

Wie Augustus selbst in den *Res Gestae* so haben Mit- und Nachwelt den ersten Prinzeps weit über seine Umgebung hinausgehoben, ihm allein alle Pläne und Taten vindiziert. Sogar ein M. Vipsanius Agrippa sah sich in den Rang eines *fidus Achates* verwiesen – und war klug genug, sich damit zu begnügen. Roddaz akzeptiert diesen Sachverhalt. Mit nie ermüdendem Eifer hat er indes aus allen verfügbaren Nachrichten ein Bild des Soldaten und Politikers, des Bauherrn und Schriftstellers Agrippa entworfen, um endlich in einem schönen Kapitel 'mythe et réalité' zu erörtern (491ff.). Es fehlt auch nicht ein Blick auf die numismatischen (593ff.) und ikonographischen (613ff.) Zeugnisse. Abschliessend kann auch dieses Werk nicht sein – ein neues Fragment (ZPE 52, 1983, 61f.) stellt manche Interpretationen der *laudatio funebris* des Augustus schon wieder in Frage (zu 337ff.) –, es wird aber wohl für längere Zeit die verlässliche und bei aller Ausführlichkeit gut lesbare Biographie des Marcus Agrippa bleiben.

J. von Ungern-Sternberg

Tonio Hölscher: Staatsdenkmal und Publikum. Vom Untergang der Republik bis zur Festigung des Kaisertums in Rom. Xenia, Konstanzer Althistorische Vorträge und Forschungen 9. Universitätsverlag Konstanz 1984. 87 p., 64 fig.

Le message du monument d'Etat est conditionné par le public auquel il s'adressait et en reflète la composition. L'auteur étudie ce message et par son intermédiaire reconstitue le public, le milieu politique: souverain, dirigeants, peuple, armée, par l'image qui en est donnée, par la suggestion des allégories et des symboles. Tout cela mission des arts représentatifs. La meilleure méthode est la comparaison qui accuse différences et ressemblances, et dénonce les changements. L'époque au-

gustéenne est une époque de transition. Auguste conserve les thèmes de la République qu'il adapte, installe prudemment les innovations illustrant les bienfaits du régime. Il s'adresse à un public éclairé, capable de comprendre les allusions savantes. L'art est simple et expressif. Avec Trajan il y a évolution. Les monuments concernent une grande partie de la population. Le langage des représentations est plus direct, les scènes empruntées à la vie réelle évoquent un public plus étendu et divers, fractions de la société. Les thèmes, rayonnant de Rome, pénètrent tous les milieux, domaine public, domaine privé, Italie, empire. La diffusion entraîne la simplification, le slogan, et la répétition continuelle aboutit à une fossilisation de la forme, caractéristique de l'art romain.

Sous son format modeste, version d'une conférence, cet ouvrage profond, muni d'illustrations en étroite connexion avec l'exposé, contient l'essentiel d'un sujet aux multiples aspects et interprétations. Il rendra service à tous ceux qui s'intéressent à l'Empire romain, histoire, art et littérature.

Jean Béranger

Yolande Grisé: Le suicide dans la Rome antique. Collection Noësis. Bellarmin, Montréal/Les Belles Lettres, Paris 1982. 325 p.

Comment Rome, de sa fondation au II^e siècle ap. J.-C. a-t-elle senti et jugé le suicide? Le terme est pris au sens large, comprenant la *devotio* du chef d'armée, l'ordalie, la mort des gladiateurs et même – abus de langage? – la mort imposée mais en privé avec libre choix du moyen – fréquente de Tibère à Néron. Examen rapide du vocabulaire: pas de *suicidium* ou *suicida* créés au XVIII^e siècle – mais *mors voluntaria* et des expressions verbales du type de *mortem sibi consciscere* insistant sur la décision en connaissance de cause. Une liste chronologique pleine d'intérêt des cas cités (avec les raisons) à Rome et en pays latin prouve qu'il n'y eut pas de vrai courant suicidaire, malgré une recrudescence entre – 100 et + 100. Examen des motifs allant de la fuite devant l'intolérable à l'engagement pour une cause désespérée. Relevé des moyens utilisés. Question de la sépulture. Attitude des philosophes, des littérateurs, des juristes.

Au contraire des condamnés à mort, les suicidés – sauf par pendaison qui paraît maléfique – ont droit aux honneurs funèbres réguliers. Sous la République il est plus glorieux de mourir que d'être fait prisonnier. Dès Hadrien le suicide à l'armée – réussi ou manqué – est assimilé à une désertion, mais les biens du soldat reviennent à la famille. Au I^{er} siècle ap. J.-C. le suicide évitait souvent la confiscation des biens du condamné. Plus tard le fisc avide changea la règle. En conclusion, à part un tabou archaïque, l'acte n'est pas réprouvé en soi, les motifs seuls comptent. L'élite – malgré Platon et Pythagore – le prône pour assurer sa gloire à venir, le peuple compatit aux suicides passionnels. Il faudra attendre le néo-platonisme et le christianisme pour condamner la mort volontaire. Etude claire et bien menée qui fait brièvement le tour des questions. Index des termes et des noms propres.

J.-P. Borle

Reinhold Merkelbach: Mithras. Hain, Königstein/Ts. 1984. XVI, 412 S., 169 Abb.

Forschung und Funde haben unser Wissen um den römischen Kult des Mithras seit Franz Cumont ständig vermehrt: eine Gesamtdarstellung ist willkommen. Die «Religion des Mithras», so M(erkelbach) – aber ist es eine Religion? – ist Schöpfung eines Einzelnen, der persische Religion und platonisierende Philosophie verquickt: Mit der Darstellung des persischen Mithras als Garant der Loyalität in einem männerbundartigen, «feudalistischen» System beginnt M. (9–39). Diese Funktion bewahrt der römische Kult, der von den equestrischen Offizieren und Beamten, den einflussreichen Sklaven und Freigelassenen der kaiserlichen Verwaltung getragen wurde: ihnen gab er religiöse Heimat und eine Loyalitätsethik (146–193). Dies das ansprechende Zentrum von M.s Buch; ihm geht eine Darstellung der Mysteriengrade voran (77–133), folgt eine solche der kosmologischen Bedeutung des mithraischen Stieropfers (193–227): Die im letztgenannten Abschnitt dominierende vergleichende Methode hätte auch zeigen können, wie stark die künstliche Schöpfung der Mysteriengrade sich in die Phänomenologie von Initiation und Mysterien einordnet. Das folgende Kapitel stellt die mithraische Ideologie in die platonisierende kosmische Religiosität der Spätantike (228–244) – nicht problemlos, wird doch nicht klar, was bereits Werk des

Kultstifters im späten 1. Jh. n. Chr., was spätere Deutung der Mithrasanhänger und was blosser Allegorese unserer Gewährsleute ist. Kurz wird das Ende des Mithraskultes abgehandelt (245–250); eine Appendix versteht u. a. die *Babyloniaka* des Iamblichos als Mysterienroman (253–258). Ein reich kommentierter Bildteil sowie die üblichen Indices schliessen den schön produzierten, aber teuren Band.

F. Graf

Gerhard Albert: Goten in Konstantinopel. Untersuchungen zur oströmischen Geschichte um das Jahr 400 n. Chr. Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, Neue Folge, 1. Reihe: Monographien 2. Schöningh, Paderborn 1984. 211 p.

Durant les années 399 et 400 se produisent à Constantinople de multiples épisodes dramatiques: chute du tout-puissant eunuque Eutrope, coup de main du général Gaïnas et de ses Goths se rendant maîtres de la capitale, expulsion des Germains au cours d'une émeute populaire, défaite de Gaïnas dans une bataille navale sur l'Hellespont et peu après mort du vaincu dans un combat contre le Hun Uldin. Ces événements nous sont connus en détail par des sources nombreuses, mais délicates à interpréter: Le *De regno* et le *De providentia* de Synésios de Cyrène, Zosime, les historiens ecclésiastiques, la biographie de Jean Chrysostome par Palladios, des homélies de cet évêque, Claudien. A. a fait œuvre utile en soumettant ce *corpus* à une nouvelle analyse, plus serrée que celle de ses prédécesseurs, et qui s'attarde tout particulièrement au témoignage de Synésios; il en résulte un exposé clair et bien structuré, qui non seulement précise de nombreux détails événementiels, mais aussi offre une exégèse nouvelle des épisodes étudiés. Le vieux schéma seeckien d'une opposition entre parti nationaliste et parti barbare est abandonné au profit de la vision plus complexe d'une interaction multiforme de rivalités d'individus et de groupes, où s'affrontent les hauts fonctionnaires civils, les généraux goths, les contingents romains et barbares de l'armée et la hiérarchie ecclésiastique. Il est intéressant de relever qu'A. Cameron aboutit à des résultats de même nature dans une étude encore inédite concernant les mêmes événements. Dans un appendice, A. réfute, de manière convaincante à mon avis, la doctrine de A. H. M. Jones excluant les «collegiate prefectures» (JRS 54, 1964, 78–89), devenue, surtout chez les Anglo-Saxons, parole d'Évangile, et montre que l'interprétation la plus naturelle des sources amène à admettre une préfecture collégiale de Césaire et d'Eutychien de 396 à 399.

F. Paschoud

Suzanne Teillet: Des Goths à la nation gothique. Les origines de l'idée de nation en Occident du Ve au VIIe siècle. Les Belles Lettres, Paris 1984. 687 p.

La démarche consiste moins à cerner le détail des événements qu'à suivre chez les principaux auteurs l'évolution de l'idéologie et de la terminologie concernant l'Empire romain et les Barbares, en l'espèce surtout les Wisigoths. Ces derniers entrent dans la littérature – Ammien, Augustin, Claudien – après la bataille d'Andrianople (378) sous la forme d'un flot dévastateur. Orose propose déjà une représentation plus favorable: intégrés à l'Empire, ils furent exploités, puis de loyaux alliés. Sidoine Apollinaire admire leur royaume de Toulouse en y appliquant la terminologie impériale et Hydace de Galice relate dans sa Chronique la rivalité en Espagne des Suèves et des Goths toujours plus influents. Nous sommes en 476. Une deuxième partie est consacrée aux mutations du VIe siècle. Si à Byzance on continue à s'attacher à l'idéal impérial, on ne peut s'étonner qu'Ennodius, dans son panégyrique de Théodoric, et Cassiodore, ministre de ce dernier, voient dans le souverain ostrogoth le successeur des Empereurs et exaltent les Goths alliés aux Romains contre Attila. Dans ses lettres le pape Grégoire le Grand traite avec déférence les rois barbares, surtout s'ils sont catholiques. Jean de Biclar relate le règne de Léovigild et les débuts de son fils Reccarède (568–590), artisans de l'unification territoriale, puis religieuse de l'Espagne wisigothique à laquelle est consacrée la 3e partie. Désormais les Goths d'Espagne englobent sous leur nom les Hispano-Romains supérieurs en nombre, l'assimilation est très rapide entre structures romaines et apport gothique. Isidore de Séville est le témoin clairvoyant de la naissance de cette première «nation occidentale», comprenant un roi, une communauté (*gens*), une patrie.

Beau livre passionnant, clairement ordonné, de lecture aisée. L'auteur privilégie l'Espagne wisi-

gothique, sans omettre la formation du royaume franc vue par Grégoire de Tours. 2 index et 2 cartes complètent le volume.
J.-P. Borle

Jean Gaudemet: Les sources du droit de l'Eglise en Occident du IIe au VIIe siècle. Editions du CERF/Editions du CNRS, s.l. 1985. 188 p.

Ce volume inaugure une nouvelle collection intitulée «Initiations au christianisme ancien» publiée par un Groupe de recherches coordonnées sur l'histoire du christianisme ancien du CNRS. Par son thème, il ne concerne que marginalement les sciences de l'antiquité. Tel n'est pas le cas des deux autres volumes d'ores et déjà annoncés, l'un sur les inscriptions funéraires, de Charles Pietri, l'autre sur la littérature gnostique, de Michel Tardieu. Le volume liminaire, dû à un spécialiste bien connu des institutions antiques et des droits profane et canon, intéressera surtout les historiens de l'Eglise, les médiévistes, les canonistes. Il s'agit d'un inventaire des sources du droit ecclésiastique – législation conciliaire, décrétales pontificales, collections canoniques, textes pénitentiels – antérieures à 700, classées chronologiquement et systématiquement, avec brèves indications d'origine, de date et de contenu, un riche appareil bibliographique, des définitions et diverses données commodément réunies, comme par exemple des listes de conciles. Cet ouvrage servira aussi bien de fil d'Ariane à ceux qui s'aventurent pour la première fois dans ce dédale que de manuel de référence parfaitement à jour aux spécialistes.
F. Paschoud

Ronald Syme: Roman Papers. Vol. III. Edited by *Anthony R. Birley*. Clarendon Press, Oxford 1984. VIII, p. 863–1558.

Les volumes I et II ont paru en 1979. Ils ont remporté aussitôt un grand succès, au point qu'une suite, voire un achèvement, car ils ne comportaient pas d'index, paraissaient désirables. C'est chose faite maintenant, et avec d'autant plus d'à propos que la publication coïncide avec le quatre-vingtième anniversaire de Sir Ronald. Le volume III contient quarante et un articles publiés de 1971 à 1981 (les articles sur l'Histoire Auguste ont été publiés à part, v. cette Revue 41, 1984, 258), des Errata et Corrigenda des volumes I et II, une liste des publications récentes et prochaines de Syme. Les notes ont été mises à jour, la pagination originale reproduite. L'éditeur, A.-R. Birley, secondé par E. Birley, a établi l'Index des noms propres anciens, précieusement accompagnés de qualifications, de références prosopographiques et analogiques, presque une table des matières développée. En principe l'ordre est chronologique de parution, ce qui n'exclut pas un ordre logique. Les sujets présentent une affinité de fond. La méthode est essentiellement prosopographique. Syme, par sa prodigieuse érudition et son flair de policier, recrée l'homme et le milieu. Le livre est ainsi un et divers. Il embrasse la politique et la littérature sur lesquelles il projette des faisceaux de lumière qui fouillent des profondeurs obscures et révèlent, dans l'emmêlement des liens familiaux et la complexité des rapports sociaux, les ressorts secrets de l'histoire jusqu'à nos jours.

Ouvrage aux multiples titres piquant la curiosité et fleurant la découverte, jouissance de lecture et enrichissement de l'esprit.
Jean Béranger

Mitteilungen

Bei der Redaktion eingegangene Rezensionsexemplare

Die Redaktion kann sich nicht verpflichten, alle eingehenden Schriften besprechen zu lassen

Aeschylus: Septem contra Thebas. Ed. with introduction and commentary by G. O. Hutchinson. Clarendon Press, Oxford 1985. 234 S. £ 20.00.

Al-Farabi: On the Perfect State. *Abū Naṣr al-Fārābī's Mabādī' ar-rā' ahl al-madīna al-fādila.* A revised text with introduction, translation, and commentary by Richard Walzer. Clarendon Press, Oxford 1985. 571 S. £ 45.00.